

[ANTIQUITES A AUMALE]

Les tentes des indigènes se rencontrent souvent auprès des ruines romaines. Quel beau sujet de rhétorique, que ces dévastateurs, ennemis de toute culture, campés sur les derniers vestiges du plus puissant empire du monde ! Malheureusement c'est pour cultiver qu'ils sont là, parce que, les grosses pierres retenant l'eau des pluies, le blé pousse mieux sur un forum ou dans l'enceinte d'une basilique que partout ailleurs. On peut bien dire aussi, sans passer pour arabophile, qu'ils conservent mieux l'antiquité que les entrepreneurs de colonisation ou certains membres de sociétés savantes. Ils ne scient pas les inscriptions ; ils n'ont jamais transporté des bornes milliaires à la Bibliothèque nationale. Je vous parle toujours de mes braves gens des environs d'Aumale. J'avoue qu'il n'en serait peut-être pas de même dans toute l'Algérie ; mais à qui la faute ? croiriez-vous que des archéologues ont imaginé de dire aux pauvres diables, qui les aidaient à retourner des pierres, que nous cherchons les noms de nos ancêtres dans tous les villages antiques que nous explorons ? De là à regarder une dédicace à Caracalla comme un titre de propriété française, la transition est aisée pour un Chaouï ou pour un Kabyle, surtout quand les colons ont suivi des près l'archéologue, et voilà pourquoi, dans plus d'un canton fertile, des barbares en burnous brisent à coups de masse tous les petits monuments qu'ils trouvent, tandis que d'autres en blouse découpent le reste pour en faire des seuils de porte. Ainsi s'en va ce prodigieux musée d'Afrique beaucoup plus riche que le France méridionale, aussi intéressant que l'Italie. Nous aurons de beaux comptes à rendre un peu plus tard, si jamais l'Institut s'occupe sérieusement de nous.

Ces réflexions me viennent pendant que je pointe sur ma carte les ruines des environs d'Aumale. Je ne fais là, en me promenant, ni mieux ni moins que quelques autres. Des officiers et de jeunes fonctionnaires civils me montrent des carnets remplis de croquis. Le colonel commandant la subdivision, M. Fix, a réuni sur l'esplanade d'Aumale tout ce que les maçons avaient bien voulu nous laisser ; l'administrateur, M. Robert, mon aimable compagnon de route, rivalise de zèle avec lui ; un interprète en retraite, à Aïn-Bessem, M. Grenade Delaporte, figure honorablement au *Corpus inscriptionum latinarum* ; il a même racheté de ses deniers (20 ou 25 fr. pièce) un bon nombre de textes qui, dans tout autre pays, auraient été réclamés et classés comme propriété de l'Etat. Cette élite, composée de personnes très diverses, a le culte de l'antiquité, et mieux encore, si je résume bien tout ce que j'entends,

un sentiment fort juste de la grandeur du problème qu'elle a devant les yeux. Ceux qui n'ont rencontré les Romains que dans Tite-Livre auront peine à me croire ; cependant, il faut bien dire que les villes romaines sont plus nombreuses en Algérie que nos villages actuels, que les milliers de tâches grises qui parsèment nos plaines sont des fermes et des villas romaines, enfin, que, si toutes les antiques pierres de taille qui sont rongées aujourd'hui par le soleil et la pluie depuis le Méditerranée jusqu'au Sahara étaient replacées les unes sur les autres , nous aurions le spectacle d'un pays colonisé à merveille par des hommes de la même race que la nôtre, vingt fois plus nombreux que nous, et desservis par un système incomparable de routes et d'aqueducs. Je ne parle pas des temples et des arcs de triomphe. Je leur préfère la multitude de ces rudes constructions ignorées qui, dans les steppes les plus arides comme dans les vallées les plus riches, témoignent de la force et de la richesse des colons du Peuple-roi. Entre l'œuvre de ces 4 millions d'hommes et la nôtre qui s'ébauche aujourd'hui presque sur le même modèle, il n'y a rien. Les treize siècles qui nous en séparent sont remplis de guerres, de dévastations, d'essais d'empires religieux ou de conquêtes brutales qui ne nous touchent pas. Nous n'avons au fond rien à faire des lieutenants des Califes de Damas, des Fatimides, des Zirites et des Turcs. Tout ce monde-là nous est aussi étranger que les Tartares de la Horde d'Or. Nous ne sommes pas les héritiers de Barberousse ou des Ouméiades. Nous sommes ceux de Rome. Comprendre bien ce qu'elle a voulu, savoir ce qu'elle a fait, imiter ses bons exemples, ne pas répéter ses fautes, et surtout éviter son sort, devrait être le principal souci, non pas d'une assemblée d'antiquaire, mais d'un groupe d'hommes politiques très modernes, et c'est pourquoi, dans ce pays-ci comme dans tous les cantons de l'Algérie où l'on a quelque loisir, l'épigraphie, la numismatique, l'interprétation des monuments antiques, occupent les meilleurs esprits. Chacun d'eux, dans sa mesure, interroge le sphinx.

Il y a seize ans quatre-vingt ans, quand Septime Sévère était empereur (ce sont les pierres elles-mêmes qui parlent), la région qui correspond au territoire de la commune mixte d'Aumale était occupée par des propriétaires d'origine européenne, colons civils ou vétérans, installés dans de petites concessions ou dans de grands domaines qui ne leur avaient pas coûté cher. On n'y regardait pas de près dans ce temps-là. L'indigène n'était pas reconnu propriétaire de sa terre, et le gouvernement n'avait pas besoin de crédits pour fonder des villages où bon lui semblait. Toutes les fermes étaient fortifiées ; les plus petites avaient au moins une tour, et, dans les intervalles, le long des grandes routes, des postes de soldats assuraient la sécurité. C'est l'idéal de la colonisation officielle. Deux ou trois forts détachés, par exemple celui que les colons d'Aïn-Bessem ont détruit pour bâtir leur village, étaient gardés par des détachements d'infanterie et de cavalerie. Deux villes, *Auzia* (Aumale) et

Rapidi, protégeaient de leurs courtines et de leurs bastions les juges, les marchands, les bourgeois enrichis, et contenaient encore des soldats. Toutes ces forces militaires étaient de même sorte. Nous retrouvons notre légion étrangère et nos Spahis dans ces « cohortes » et dans ces « ailes » d'aventuriers non-citoyens, pleins de mépris pour la canaille qui gagnait sa vie en travaillant la terre. Les indigènes étaient cette canaille. Emprisonnés dans un réseau formidable dont tous les points étaient occupés par des bâtisses et des hommes d'armes, ils devaient tant de jours de labour à leurs maîtres, tant de jours de charrois, une infinité de corvées. Ils s'arrangeaient comme ils pouvaient des morceaux de terre qui leur étaient restés et du temps qu'on leur laissait. C'est tout simplement le servage.

Cinquante ans après (ce sont toujours les pierres qui parlent, et vous n'en trouveriez pas un mot chez les historiens), tout ce bas peuple misérable qui couchait sur la boue dans des gourbis, un peu comme je l'ai vu autour de la ferme d'un colon près de Méner-ville , se révolta et se battit. Dieu sait avec quelles armes ! la même jacquerie éclata dans les régions voisines, et d'Aumale à la Grande Kabylie tout fut en feu. Nous avons le nom de l'homme qui brisa cette première velléité d'indépendance. Son éloge est encore gravé sur une pierre qui se voit sur l'esplanade d'Aumale, et ce sont les ruines de la maison de son père que j'allais visiter dans ma première sortie. Il se nommait Gargilius Martialis. Il mena rondement l'affaire, sans avoir besoin de recourir à son gouverneur qui résidait à Cherchell, prit le chef des révoltés, un Kabyle, et le fit tuer ; mais, vers la fin du siècle, la rage des indigènes devint si folle qu'il fallut faire intervenir, non seulement le gouverneur de la Mauritanie, mais l'empereur lui-même. Maximien vint en personne défendre, peut-être même reprendre Aumale ! *Rapidi* du moins avait été renversée. Il fallut soumettre tout le pays à un régime exceptionnel ; ce fut dès lors un « lime » une sorte de « marche » occupées par des soldats spéciaux et mariés, quelque chose comme une smala Turque. Les indigènes rivés à la glèbe se jetèrent dans le christianisme ou plutôt dans des schismes mystiques et violents qui ressemblent fort à nos confréries religieuses musulmanes ; ils refusèrent absolument de travailler pour le siècle, entendez : pour les propriétaires ; ils retranchèrent leurs rescrits, les soldats et l'administration la plus compliquée qu'on ait jamais vue, les villas tombèrent en ruines toutes seules, les villes se vidèrent, la terre inculte se dessécha sans qu'aucune force humaine put la faire revivre. Puis les Vandales arrivèrent.

Maintenant, où sont-ils ces propriétaires d'origine européennes, grands ou petits, qui avaient divinisé leur empereur, et tout risqué sur sa parole infaillible ? Ils n'ont pas repassé la mer. Rome n'aurait jamais eu assez de flottes pour remporter en Italie tout ce peuple qui avait rempli tant de bourgs et de place fortes sur la surface de l'Afrique septentrionale. Ils n'ont été

massacrés. Les Historiens arabes, qui nous parlent souvent des Romains au Septième siècle, ne mentionnent pas une seule persécution dirigée contre eux. Ont-ils été diminués par la misère ? soit. En a-t-il péri la moitié dans des luttes partielles dont nous n'avons jamais entendu parler ? Bien que nous n'y croyions guère, inférieur à un million d'hommes. Or, les indigènes eux-mêmes nous le disent. Il n'y a pas de tribut importante dans les montagnes et dans le Tell de l'Algérie qui n'atteste qu'une de ses fractions est d'origine romaine. J'en connais, un peu loin d'Aumale il est vrai, qui, se disent Romains tout entières. Les Beni-Ouaguennoun de la Grande Kabylie expliquent la beauté remarquable de leurs femmes par mélange avec les colons romains des villes de la côte. Rien ne les force à le déclarer, il n'y ont aucun intérêt, ils le répètent sans cesse. Là, je pense, est la vérité. Oui, les arrières petits-fils des colons européens qui, deux cents ans après le Christ, avaient été encouragés à prendre violemment cette terre, et à asservir les vaincus dépossédés, s'adonnant sans partage à toutes les jouissances de la force, ont commencé de descendre, trois siècles plus tard, dans la foule barbare de leurs serfs, leurs maison étant ruinées, ils ont couché dans des gourbis, ils ont perdu leur langue et le souvenir de leur partie, ils ont embrassé l'islamisme, et aujourd'hui devenu méconnaissables sous le burnous, ils s'entendent traiter par nous de sauvages et de réfractaires. S'ils ont la mémoire longue, ils peuvent en remercier leur ancien gouvernement.

« Assimiler ou périr, voilà la conclusion de cette leçon d'histoire. Civiliser pour coloniser, voilà la formule qui s'en dégage. Les maîtres du monde vont aujourd'hui pieds nus et couverts de guenilles trouées, parce que leur étroit génie latin n'a jamais pu comprendre les deux termes de cette éclatante vérité. Nous, qui n'avons ni leurs villes, ni leurs forteresses, ni leurs armées, nous sommes déjà infiniment plus forts qu'ils ne l'ont jamais été, parce qu'il y a pour nous une question indigène, et que nous tentons de la résoudre. Ceux qui pensent qu'il suffit de couvrir l'Algérie de villages stratégiques et d'y accroître sans cesse l'élément européen, sont des demi-politiques, et il n'y a rien de pire au monde. Heureusement, il en est d'autres qui ont assimilé la terre indigène à la terre française, et qui parviendront à fondre ensemble dans les mêmes écoles, dans les mêmes ateliers, dans les mêmes assemblées politiques, sans distinction, tous ces vainqueurs et tous ces vaincus. Ils n'y parviendront pas sans peine, et j'ai moi-même assez montré combien leur tâche est difficile, mais déjà je sais bien à qui je dois de courir sans escorte où bon me semble. Ce n'est pas aux premiers. J'ai plus confiance, et je l'avoue, dans la justice que dans les canons d'Aumale.

E.M.

(Journal des Débats, 19 septembre 1886).